

PRESENTATION

Les études qui sont ici réunies correspondent à un aspect des recherches régionales qui a été autrefois illustré en Provence par les nombreuses publications d'Auguste Brun (1881-1961)¹. Deux livraisons de *Provence historique* ont également abordé au cours de la dernière décennie sous divers angles les problèmes des rapports entre littérature et histoire régionale², qui étaient également l'objet du colloque naguère organisé par l'U.M.R. Telemme « Marcel Pagnol et la méridionalité »³. C'est dans le cadre du programme « Représentations » de ce même centre de recherche qu'a été élaborée la présente livraison dont la moitié des contributions sont dues à de jeunes chercheurs de moins de trente ans.

Notre souci a été double. Illustrer par quelques études de cas le récent développement des champs d'une histoire culturelle qui tend actuellement à renouveler les classiques « histoire de la littérature » et « histoire des idées ». Évaluer aussi les difficultés et l'intérêt de telles études dans l'espace provençal.

Il s'est longtemps agi en effet de célébrer les « fils » devenus célèbres (ou éventuellement méconnus) qu'un lieu avait vus naître ou, dans une bien moindre mesure et plus récemment, les créateurs et penseurs venus d'ailleurs qui ont réalisé leur œuvre en quelque localité où ils avaient choisi de s'arrêter ou s'établir. Soit de décliner la contribution de chaque portion du territoire à l'histoire culturelle de la France ou de l'humanité. Nombre d'ouvrages élaborés et diffusés au cours du XIX^e siècle et en particulier sous la Troisième République ont ainsi détaillé cet apport décentralisé à l'élaboration du génie national, depuis *Le tour de France de deux enfants* jusqu'aux nombreux

1. Sa bibliographie figure en tête de son ouvrage *Bellaud de la Bellaudière, poète provençal du XVI^e siècle*, Gap, 1952; un complément fait suite à la notice nécrologique publiée par Pierre COLOTTE dans *Provence historique*, t. XIV, fasc. 58, 1961, p. 387-392.

2. *Provence historique*, t. XLI, fasc. 164, 1991, « Écrivains provençaux au XIX^e siècle » et T. XLVIII, fasc. 191, 1998, « Regards sur la Provence ».

3. Publié pour l'essentiel dans *Marseille*, n° 180, 1997, sous le titre « Pagnol et le Midi ».

guides qui inscrivent dans un paysage et un endroit précis l'étape parfois très brève d'une vie ou d'une création.

La prise en charge locale de ces « enfants du terroir », de ces « concitoyens d'élection » ou de ces « passants considérables » est très générale à travers la France sinon l'Europe et se manifeste en particulier par des initiatives variées qui contribuent à la connaissance et au rayonnement de l'œuvre et de l'homme. Elle ne va pas cependant sans ambiguïtés, ne serait-ce que parce que l'étude y est souvent tributaire de la commémoration au point de se confondre parfois avec elle. L'idéal est certes l'écrivain régionaliste à la fois largement célèbre et fortement enraciné qui a transfiguré un territoire bien délimité et l'a exalté à travers l'univers des lettres tout en vivant dans le même cadre que les héros de son œuvre. Frédéric Mistral et Jean Giono en sont l'exemple dans leurs villes natales, Maillane et Manosque, chacune dotée désormais d'un centre de documentation et d'étude dédié au grand homme. Sisteron qui a perdu la maison natale de Paul Arène dans les bombardements de la Seconde guerre mondiale vient de compenser ce handicap en réhabilitant la Cigalière, son « bastidon » périurbain⁴. Une variante est l'écrivain d'origine proche qui s'est transplanté : Daudet né de l'autre côté du Rhône a su se tailler un espace entre Fontvieille, Tarascon et Saint-Michel-de-Frigolet ; il en est de même d'Henri Bosco en Luberon. En Drôme provençale, Grignan offre un cas particulier d'enracinement du souvenir d'une Parisienne, avec la statue en bronze de madame de Sévigné, son tombeau et le château, lequel est en fait celui de la belle-famille de sa fille. Autant d'auteurs dont les œuvres sont disponibles, qui figurent dans la plupart des dictionnaires. Les quatre derniers bénéficient aussi de la popularité que leur procurent (procuraient ?) les anthologies scolaires. L'édition de recueils de textes et de photographies permet le rapprochement de la fiction et de la réalité, de la narration littéraire et de la photographie ancienne, au point de proposer des parcours au lecteur à travers le « pays » biographique et scripturaire de chacun⁵.

Plus discrète et souvent plus proche de notre propos est la commémoration méritoire d'écrivains et penseurs dont l'œuvre n'affleure que dans les bibliographies rétrospectives. L'attachement à un créateur assez oublié de certains de ses compatriotes ou concitoyens d'aujourd'hui peut aller jusqu'à s'efforcer de remettre en circulation son œuvre, de façon confidentielle souvent, dans l'espace qui l'a vu naître et qu'elle décrit. Citons le cas extrême des

4. Cf., la livraison 327-328 des *Annales de Haute-Provence*, 1995, consacrée au 150^e anniversaire de la naissance de P. Arène en 1993. Cet aspect de la commémoration des écrivains fait actuellement l'objet d'une étude collective dirigée par Daniel FABRE, « Maisons d'écrivains, musées littéraires et lieux d'écriture en Europe. Genèse et significations d'une passion ». Nous ne l'avons pas abordé ici.

5. Une collection des éditions aixoises Edisud a naguère tour à tour procuré *La Provence de Mistral, de Giono, de Bosco, de Daudet*.

6. *Léon d'Astros, fabuliste provençal*, introduction de René MERLE, Tourves, Association d'histoire populaire, 1987.

fables provençales de Léon d'Astros dont une petite association de Tourves parvint naguère à publier une anthologie grâce à l'offset⁶. Maria Borrély, Jean Proal, Jules de la Madelène ont bénéficié de telles rééditions. *Marsiho* d'André Suarez et *Marseille et les Marseillais* de Joseph Méry figurent parmi les rares œuvres disponibles de ces écrivains. L'on rappellera l'action du père Petit pour rendre disponible au moyen de rééditions en fac-similé la littérature provençale de naguère.

Nombre de ces gloires pâlies ou éteintes aux yeux du grand public sont recensées depuis le XIX^e siècle (et même auparavant pour les grandes villes) par des recueils biographiques ou des anthologies locales ou départementales. Dans les Alpes-de-Haute-Provence, les compilations de Jean Gavot et Pierre Curnier⁷ viennent prouver que des carrières parfois brillantes ont pu se faire depuis l'une des régions les plus périphériques de France sans être pour autant « reculée », qu'une Haute-Provence longtemps considérée comme ingrate avait inspiré certains de ses enfants bien avant Jean Giono, et qu'avant son « invention » par l'*intelligentsia* au cours du XX^e siècle, des écrivains et penseurs y avaient pu trouver un espace d'élection. Le défaut de ces recueils au demeurant fort utiles est une sorte d'aplatissement de l'importance relative de chacun des écrivains, d'autant que leurs auteurs ne donnent pas toujours l'impression d'avoir consulté les productions de ceux dont ils collectionnent les bio-bibliographies selon un critère géographique. Le lecteur de la notice « Marc-Antoine Laugier » de J. Gavot (au chapitre « Manosque ») découvre un aimable abbé dilettante resté un peu provincial et mort à 56 ans d'une fluxion de poitrine, à moins que ce ne soit des mauvais soins d'une de ses bonnes amies. Peut-il se douter que ses écrits sur l'architecture ont été réédités en 1972 et 1979, qu'ils ont fait l'objet de deux ouvrages de V. Ugo parus à Bari et Palerme en 1987 et 1990, d'une étude de W. Hermann publiée à Londres en 1973, outre de nombreux articles et des mentions et citations dans la plupart des ouvrages traitant de la théorie des arts au XVIII^e siècle⁸ ? Au demeurant, Laugier ne doit cette notice qu'à sa naissance manosquine, dont on ne mesure guère l'impact : dès lors qu'il put étudier au collège et entrer dans la Compagnie de Jésus pour y rester quelques années, n'aurait-il pas eu le même parcours, à une pointe d'accent près, et sans doute produit la même œuvre s'il était né à Rouen ou Paris ? Le hasard d'un voyage de sa mère a fait naître le Forézien Honoré d'Urfé à Marseille, une campagne militaire l'a fait mourir à Villefranche-sur-mer : ce sont ses seuls liens avec le sud-est.

7. Jean GAVOT (pseudonyme de J. BONNASSE), *Tourisme littéraire en Haute-Provence*, Nice, 1967. Pierre CURNIER, *La Haute-Provence dans les lettres françaises*, Nyons, 1973.

8. GAVOT, op. cit, p. 72-74. Ajoutons que l'édition exemplaire par Étienne JOLLET DE LA FONT DE SAINT-YENNE, *Œuvre critique*, Paris, 2001, vient de restituer (p. 206-274) le long et important « examen » qu'a fait l'inventeur de la critique d'art en France du premier des ouvrages de Laugier.

Ce problème se pose a *fortiori* lorsque l'écrivain n'a pas pratiqué un genre tel que le roman ou le récit régional, susceptible de lui conserver un public sur place, et que son nom n'est plus guère familier que de quelques spécialistes. Gassendi est né près de Digne, y a étudié et vécu une partie de ses jeunes ans mais sa carrière et sa gloire sont parisiennes. Son œuvre appartient à l'histoire des idées et des sciences européennes et présente l'inconvénient d'être rédigée en latin. Seule une de ses *opera minora* est liée à la Haute-Provence, l'histoire de Digne et de son diocèse – qui est d'ailleurs un de ses rares ouvrages disponible en librairie, grâce à la société scientifique et littéraire des Alpes-de-Haute-Provence⁹. Il est permis de penser que c'est son effigie de bronze, œuvre de Ramus érigée en 1851, bien connue de tous les Hauts-Provençaux, qui a valu à son souvenir de perdurer dans ses montagnes natales au point que les Dignois aient tenu à organiser à un demi-siècle d'intervalle deux colloques à son sujet¹⁰. Le prestige de ce philosophe et savant « fils de ses œuvres » dont le mérite a été consacré par la capitale, rejaillit depuis longtemps sur la petite ville montagnarde. Il contribue de surcroît à cette image culturelle que chaque ville souhaite désormais se donner. L'on se bornera à observer que tous les penseurs qui sont nés ou ont vécu en Provence n'ont pas bénéficié de pareils honneurs. Martigues ne s'est évidemment guère reconnue dans Charles Maurras, ni Aix dans Boyer d'Argens.

Nous nous sommes intéressés plus particulièrement à ces auteurs dont le souvenir n'éveille plus guère d'écho dans leur « pays » d'origine ou de naissance, ou bien y reste perçu d'une façon qui semble parfois très réductrice à l'historien d'aujourd'hui. L'abbé Barthélemy, né à Cassis d'une famille d'Aubagne, n'a rien écrit sur la Provence, si l'on excepte son mémoire sur Tauroentum, et son œuvre est depuis longtemps introuvable, hormis les circuits du livre ancien. De même Sieyès paraît n'avoir, en quelque sorte, fait que naître et grandir à Fréjus. Dans ces deux cas, le lieu natal semble mal encore avoir pris la mesure de la place qu'ont eue ces auteurs et il nous a paru utile de montrer celle qu'ils tiennent dans la recherche actuelle qui a renouvelé les connaissances à leur sujet. Papa Aboubacar Touré illustre ici, à travers l'étude d'un exemple précis, la réévaluation de l'ouvrage essentiel de J.-J. Barthélemy qu'il a proposée dans sa thèse¹¹. L'on peut en dire autant de la belle synthèse de ses travaux sur la pensée de Sieyès que Jacques Guilhaumou a accepté de nous donner : un « homme célèbre » de Fréjus s'avère être, à la relecture de son œuvre et au déchiffrement de ses manuscrits

9. En édition bilingue et avec la traduction nouvelle de M.-M. Viré qui remplace avantageusement celle que F. Guichard avait donnée au XIX^e siècle, Pierre GASSENDI, *L'église de Digne*, Digne, 1992.

10. *Actes du congrès du tricentenaire de Pierre Gassendi [Digne], 4-7 août 1955*, Paris, 1957 et « Quadricesimaire de la naissance de Pierre Gassendi, actes du colloque international de Digne-les-Bains, 18-21 mai 1992 », *Annales de Haute-Provence*, fasc. 32-324, 1994 (2 vol.)

11. Cf., son compte rendu par Anne GUILLERMAIN dans *Provence historique*, t. LII, fasc. 207, 2002, p. 128-130.

inédits, un des Provençaux les plus importants de son temps pour l'histoire de la pensée politique.

Telle recherche approfondie peut procurer aussi de véritables redécouvertes, lorsque des auteurs dignes d'intérêt n'ont guère accédé à une notoriété durable ni même à la publication. La réédition en 1966 des *Théorèmes spirituels* du conseiller au parlement d'Aix Jean de la Ceppède (vers 1548-1623) a restitué un auteur que l'on ne connaissait guère que par les appréciations louangeuses de Malherbe et ses contemporains. L'on aurait pu en dire autant de la publication de l'œuvre de Charles-Michel Campion (Marseille, 1732-1784), si cette édition américaine était parvenue jusqu'à sa ville natale¹². Mais la publication érudite n'est qu'un préalable à la restitution d'une vie où la création se combine au statut social et peut croiser la carrière pour conférer à l'auteur dans la vie collective de sa ville et de son temps une place significative ou particulière, voire singulière, et où succès et échecs prennent sens. Michel Vovelle a tenu à rendre à l'Aixois Théodore Desorgues une place qu'il n'avait occupée que peu de temps dans les lettres de l'extrême fin du XVIII^e siècle¹³. Isabelle Luciani expose ici sa découverte d'un poète, François Rebatu, et de son œuvre de belle venue à travers une analyse de son inscription dans la société arlésienne.

Les hôtes illustres ou simplement connus pour qui la Provence fut parfois l'étape d'une vie ou d'une carrière posent d'autres types de problèmes. Leurs recensements sous forme bio-topographique¹⁴ et plus encore en des anthologies¹⁵ – surtout lorsqu'elle embrassent l'espace régional¹⁶ –, amalgament souvent des cas extrêmement différents. Tels auteurs ont pu venir habiter une région dont le pouvoir d'attraction climatique est considérable sans être particulièrement influencés par leur lieu de séjour – ne serait-ce pas le cas de Nietzsche ? D'autres, dont le passage fut fort rapide, y ont laissé un souvenir important dès lors qu'ils décrivent leurs sensations et leurs observa-

12. Edmond D. SEEBER et Henry H. REMAK, *Œuvres de C.-M. Campion, poète marseillais du XVIII^e siècle, publiées pour la première fois avec les illustrations de l'auteur (...)*, Bloomington, Indiana University publications, 1945.

13. Michel VOVELLE, *Théodore Desorgues ou la désorganisation, Aix-Paris, 1763-1808*, Paris, 1985.

14. Exemples récents : Christian ARTHAUD et Éric L. PAUL, *La Côte d'Azur des écrivains*, Aix, 1999. Manfred FLÜGGE, *Exil en Paradis. Artistes et écrivains sur la Riviera (1933-1945)*, traduction de Josie MELY, Paris, 1999 (éd. or. allemande, 1996).

15. Citons à titre de rapide échantillon : Antoine DE GAUDEMAR, « Marseille au gré des mots », dans Cahiers Pierre-Baptiste, *Le deuxième sud. Marseille ou le présent incertain*, Arles, 1985, p. 185-217. Julie AGOSTINI et Yannick FORNO, *Les écrivains de Marseille*, Marseille, J. Laffitte, 1997. Heinke WUNDERLICH, *Marseille vue par les écrivains de langue allemande*, Paris, 2001. Frédéric CHALLIOL, *En Avignon, petit florilège littéraire*, Avignon, 2000. Odile JACQUEMIN et Catherine BESSO, *Territoires littéraires des îles à la Ville. Hyères-les-Palmiers, écrits d'une ville*, Hyères, 1998.

16. Par exemple celles de Françoise MERMOD, *La Provence. Peintres et écrivains de Théophile Gautier à Paul Valéry, de Corot à Dufy*, Lausanne, 1956 ; Charles WENTICK, *Provence, mythe et réalités*, Arles, 1989 ; Auguste RICH, *La Provence en poésie*, Paris, 1986 (Folio Junior).

tions. Pour certains, la période de vie passée dans notre région a pu être importante pour la formation de la personnalité et l'inspiration créatrice, comme pour les amitiés nouées (ainsi sans doute pour Émile Zola et Albert Cohen). Aurélia Dusserre a l'originalité de montrer ici l'impact sur le Lorrain Louis Bertrand de la Provence où il a noué des liens jusqu'alors insoupçonnés.

Qu'ils en soient natifs, y aient vécu, n'aient fait qu'y passer ou même n'y soient peut-être pas venus, nombre d'écrivains ont choisi de s'inspirer de l'espace régional et de ses habitants, en particulier pour y situer des récits de fiction. Leurs impératifs sont pourtant bien différents, de même que leur connaissance du « terrain ». Émile Zola et Louis Aragon travestissent librement en Plassans et Sérénan-le-Vieux des villes (Aix et Forcalquier) où ils ont vécu¹⁷. Alexandre Dumas situe un épisode du *Comte de Monte-Cristo* au Château d'If grâce à ses souvenirs de voyages renforcés par les indications fournies par son ami Joseph Méry. C'est sans doute par souci de varier ses *Scènes de la vie de province* qu'Honoré de Balzac a situé *Mémoires de deux jeunes mariés* à Gémenos où il était passé en février 1838¹⁸. J'examine ici quelles pourraient avoir été les sources de Victor Hugo pour son portrait de M^{sr} Myriel et sa description de Digne dans *Les Misérables*.

Autre aspect enfin des liens entre littérature et histoire en Provence, celui du roman historique régional - qui n'a pas l'exclusivité de l'évocation littéraire du passé, laquelle a emprunté aussi et sans doute plus tôt la voie de la poésie et du théâtre. Laure Verdon a déjà étudié ici-même des exemples inspirés par le Moyen Âge¹⁹. Les Temps modernes ont nourri au XIX^e siècle l'imagination d'auteurs provençaux tels que Rey-Dusseuil ou Maurice Bouquet à Marseille ou bien Eugène Sue - le temps d'écrire *Le commandeur de Malte* (1841) - et bien d'autres, aux œuvres parfois restés inédites ou seulement publiées en feuilletons dans la presse. La Révolution a inspiré nombre d'œuvres aux XIX^e et XX^e siècles. Pour l'époque contemporaine, la résistance au coup d'état a été évoquée dans plusieurs livres²⁰. L'affaire Dreyfus, intensément vécue par le judaïsme comtadin, est le sujet de *Nicolo Peccavi* d'Armand Lunel - un des auteurs provençaux du XX^e siècle dont l'œuvre mériterait la réédition. La dernière décennie du XX^e siècle a vu une floraison de ces ouvrages. Christelle Omnès montre ici comment la dernière peste de

17. Émile ZOLA, *La fortune des Rougon, À la conquête de Plassans, La faute de l'abbé Mouret, L'œuvre*; Louis ARAGON, *Les cloches de Bâle*.

18. Philippe BRUNEAU, *Guide Balzac*, Paris, 1997, p. 167-169, souligne que Balzac emploie le mot « bastide » et que sa description de La Camprade (en fait le château d'Albertas) est « rapide mais plus précise qu'on ne l'a parfois jugée ».

19. Laure VERDON, « Le rôle du roman historique à sujet médiéval dans la formation d'une identité provençale au XIX^e siècle », *Provence historique*, t. XLI, fasc. 164, 1991, p. 151-162.

20. Pour Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon* (1870), voir l'édition de Maurice AGULHON (col. Folio). Pour les autres, Marianne LEULLIEZ, « Les insurrections populaires de décembre 1851 dans la littérature romanesque », *1851/2001*, bulletin n° 3, mai 1999, p. 3-4.

Marseille est ainsi devenue sujet d'inspiration romanesque, au carrefour de l'érudition historique et des licences de la fiction. Le genre du roman historique rassemble cependant des réalisations fort dissemblables dans leurs usages du passé (de la complaisante nostalgie d'un XIX^e siècle marseillais idéalisé à la vision parfois sévère de sociétés plus anciennes). L'exactitude historique y est variable et la vigilance des auteurs se porte surtout sur des précisions topographiques et des détails de la vie matérielle susceptibles d'enraciner le récit, d'user du pouvoir évocateur des lieux et monuments conservés, des meubles et objets. L'anachronisme ou le caractère peu vraisemblable pour l'historien de nombre d'attitudes, de gestes, d'échanges interpersonnels – souvent implicitement référés à la rationalité laïcisée et aux codes sociaux contemporains – sont peut-être nécessaires à l'imaginaire d'un lecteur qui serait sinon perturbé par l'étrangeté des cultures et des attitudes de ses compatriotes des siècles précédents. L'événement historique lui-même peut y être contexte, prétexte ou raison d'être de l'œuvre. Ajoutons que le cas des historiens de formation qui décident de faire l'expérience du roman historique paraît particulièrement intéressant. Citons au cours de ces dernières années Claude-Alain Sarre pour l'affaire Gaufridi ou Bartolomé Bennassar pour la biographie d'un renégat²¹.

Bien d'autres facettes de ce thème auraient mérité d'être illustrées. L'expression occitane n'a été que très momentanément exclue de cette première exploration alors qu'elle pourrait peut-être constituer un des éléments privilégiés d'une continuation des directions ici explorées.

Régis BERTRAND

21. Claude-Alain SARRE, *Un procès de sorcières*, Paris, 1999; Bartolomé BENASSAR, *Les tribulations de Mustafa des (sic) Six-Fours*, Paris, 1995.